

7. Textes de Niki de Saint Phalle (annexe au dossier pédagogique)

1. Textes

J'aime le rond.

J'aime le rond, les courbes, l'ondulation, le monde est rond, le monde est un sein.

Je n'aime pas l'angle droit, il me fait peur.

L'angle droit veut me tuer, l'angle droit est un assassin.

L'angle droit est un couteau, l'angle droit c'est l'enfer.

Je n'aime pas la symétrie.

J'aime l'imperfection.

Mes cercles ne sont jamais tout à fait ronds.

C'est un choix, la perfection est froide.

L'imperfection donne la vie, j'aime la vie.

J'aime l'imaginaire comme un moine peut aimer Dieu.

L'imaginaire c'est mon refuge, mon palais,

l'imaginaire est une promenade à l'intérieur du carré et du rond.

Je suis une aveugle, mes sculptures sont mes yeux.

L'imaginaire est l'arc-en-ciel, le bonheur est l'imaginaire, l'imaginaire existe

2. Correspondance

- **A propos des Tirs** : Lettre à Pontus Hulten

Cher Pontus,

(non datée)

Te rappelles-tu 1961-62-63 ?

Tu m'as demandé de te parler des Tirs.

Un jour du printemps 1961, je visitais le Salon Comparaisons à Paris. Un de mes reliefs y était exposé. Il s'appelait "Portrait de mon amoureux".

Sur la table des fléchettes étaient à la disposition des visiteurs. Ils pouvaient les lancer à la tête de mon amoureux. C'était follement excitant de voir les gens lancer les fléchettes et devenir partie intégrante de la sculpture. A côté du mien était accroché un relief complètement blanc dont l'auteur était Bram Bogart. En le regardant, j'eus une illumination: j'imaginai la peinture se mettant à saigner. Blessée, de la manière dont les gens peuvent être blessés. Pour moi, la peinture devenait une personne avec des sentiments et des sensations. Que se passerait-il si l'on plaçait de la couleur derrière le plâtre? Je parlai à Jean Tinguely de ma vision et de mon désir de faire saigner une peinture en lui tirant dessus. Jean fut emballé par l'idée; il suggéra que je commence tout de suite.

Impasse Ronsin, on trouva du plâtre et une vieille planche, puis on acheta de la peinture au magasin le plus proche. Pour faire adhérer le plâtre au bois on planta quelques clous. Prise

de frénésie, je ne cachai pas seulement de la peinture derrière le plâtre mais tout ce qui me tombait sous la main, y compris des spaghettis et des oeufs.

Quand cinq ou six reliefs furent prêts, Jean pensa qu'il était temps de trouver un fusil. On n'avait pas assez d'argent pour en acheter un, alors on est allé dans une fête foraine boulevard Pasteur et on a convaincu l'homme qui tenait la baraque de tir de nous louer un fusil. C'était un 22 long rifle qui tirait de vraies balles. Les balles perceraient le plâtre puis les sacs en plastique enfouis dans le relief et contenant la peinture, la faisant couler à travers les trous des balles et colorer la surface blanche visible. L'homme du stand de tir insista pour venir lui-même avec le fusil. Il avait sans doute peur de ne pas le revoir.

Il nous fit attendre deux jours, ce qui bien sûr ajouta à notre excitation et nous donna le temps d'inviter quelques amis dont les photographes Shunk et Kender qui fourniraient le reportage du premier tir. Jean invita aussi Pierre Restany. En voyant dégouliner le rouge, le bleu, le vert, le riz, les spaghettis et les œufs, il décida sur le champ de m'adopter parmi les Nouveaux Réalistes.

On tira à tour de rôle. C'était une extraordinaire sensation de tirer sur une peinture et de la voir se transformer d'elle-même en une nouvelle création. Ce n'était pas seulement EXCITANT et SEXY mais aussi TRAGIQUE, comme si l'on assistait en même temps à une naissance et à une mort. C'était un événement MYSTÉRIeux qui captiva tous ceux qui tirèrent.

Nous avons cloué les reliefs au dos d'un mur de l'Impasse Ronsin. Devant le mur s'étendait un long champ herbeux qui nous donnait beaucoup d'espace pour tirer.

L'Impasse Ronsin était située au centre de Paris, derrière l'Hôpital des Enfants malades. Brancusi habitait toujours là et Max Ernst lui aussi avait vécu dans un de ces petits studios délabrés, poétiques peut-être, mais sans eau ni toilettes.

Aujourd'hui, cela semble incroyable que l'on ait pu tirer en toute liberté en plein centre de Paris. Un policier à la retraite qui n'habitait pas loin, arriva dès qu'il entendit les coups de feu et assista au Tir! Il revint, il aimait le spectacle et ne nous demanda jamais si nous avions un permis de port d'arme. C'était en pleine guerre d'Algérie!

Pendant les six mois qui suivirent je fis des essais en mélangeant toutes sortes d'objets aux couleurs. Je laissai tomber les spaghettis et le riz et me consacrai davantage au côté spectaculaire des tirs. J'inaugurai l'usage de la peinture en bombes qui, frappées par une balle, produisaient des effets extraordinaires. Cela ressemblait beaucoup aux peintures abstraites expressionnistes que l'on faisait à l'époque. Je découvris les résultats dramatiques que pouvait donner la couleur se répandant sur les objets. J'utilisai enfin du gaz lacrymogène pour les grandes finales de mes performances de tirs.

La fumée dégagée évoquait la guerre. La peinture était la victime. Qui était la peinture?

Papa? Tous les hommes? Petits hommes? Grands hommes? Gros hommes? Les hommes?

Mon frère John? Ou bien la peinture était-elle MOI? Me tirais-je dessus selon un RITUEL qui me permettait de mourir de ma propre main et de me faire renaître?

En tirant sur moi, je tirais sur la société et ses INJUSTICES. En tirant sur ma propre violence, je tirais sur la VIOLENCE du temps. Pendant les deux années passées aux TIRS je ne fus pas malade une seule fois. Quelle thérapie ce fut pour moi!

Mon obsession était que le relief soit totalement blanc avant le TIR. Si nécessaire, je le repeignais cinq ou six fois.

A la fin du printemps 61, je fis la connaissance de Jasper Johns et de Robert Rauschenberg.

On devint vite amis. Je les trouvais superbes tous les deux, j'étais fascinée par leur couple. Ils avaient cette grâce qui vient de la beauté mariée avec une intelligence et un talent exceptionnels. Etre avec eux m'électrisait.

Je fis un relief en hommage à Jasper. Il était peint dans ses couleurs et muni d'une cible et d'une ampoule électrique. Je lui demandai de le terminer en tirant dessus. Il mit des heures pour se décider où il allait tirer les quelques coups qui finalement atteindraient la cible. Plus tard, j'en consacrai un à Bob qui, lui, tira en quelques minutes en criant: "Rouge ! Rouge ! Je veux plus de rouge!"

Bob avait une façon bien à lui de parler de l'art et de la vie, il le faisait avec une telle clarté, une telle passion que ses mots sont restés en moi pendant de longues années et font maintenant partie de moi.

Jasper et Bob nous invitèrent Jean et moi à participer avec eux à un concert de David Tudor qui allait être donné à l'Ambassade américaine. La musique était de John Cage. J'étais très excitée et fière d'être impliquée dans un projet avec des artistes que j'admirais tant. Jasper décida, après mûre réflexion, qu'il ferait faire une cible en fleurs. Pendant toute la durée du concert, Bob travailla sur la scène, créant une œuvre que le public ne vit jamais; quand il eut fini, il l'enveloppa dans un drap et la sortit de scène. David Tudor passa la plupart du temps sous le piano.

Jean fabriqua une machine sexy appelée "Striptease". Au cours de la soirée la machine perdit ses différentes parties jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le moteur. J'avais préparé un relief pour le Tir. C'est un tireur professionnel qui tira, David ayant trop peur que je le tue par erreur!

Le public, à part Léo Castelli et quelques fans, était loin d'être aussi enthousiaste que nous. En fait, nous fûmes hués et sifflés et beaucoup de gens partirent avant la fin.

Je crois que c'est vers février ou mars 1960 que je t'ai rencontré, Pontus. Jean m'avait beaucoup parlé de toi, je savais aussi que tu étais le directeur du Moderna Museet de Stockholm, j'étais très intimidée. Mais je fus vite mise en confiance. Dès qu'il y avait quelque chose à tripoter pour jouer avec, comme un bout de ficelle sur la table, tu ne pouvais résister, tu l'attrapais et jouais avec pendant des heures. Je compris que tu étais des nôtres.

Ton enthousiasme pour les Tirs me fut un grand soutien. A l'époque j'étais constamment attaquée dans les journaux.

La première fois que tu vins dans mon atelier, rue Alfred Durand-Claye, tu passas des heures à regarder mes anciennes toiles. Je les avais reniées, pensant qu'elles n'étaient plus intéressantes. Nous n'étions pas d'accord mais secrètement, j'étais très heureuse que tu les aimes. Quelques années plus tard, tu en achèterais une pour le musée.

En juin 61, j'eus ma première exposition à Paris à la Galerie J. Je finissais le "Stand de Tir", le jour de l'ouverture. Les visiteurs auraient le droit de tirer sur des peintures. Je préparais trois reliefs sur lesquels on tirerait pendant l'exposition. Pour protéger le mur, Jean avait placé derrière les reliefs une grande feuille de fer rouillé ainsi que par terre un dispositif pour que la peinture ne coule pas sur le sol. Jeannine de Goldschmidt, la femme de Pierre Restany et propriétaire de la Galerie, restait merveilleusement calme pendant tous ces préparatifs et elle n'avait pas l'air gêné du tout à l'idée qu'on allait tirer tous les jours dans sa Galerie avec un 22 long rifle (entre temps nous avons trouvé l'argent pour acheter un fusil).

Une heure avant l'ouverture de l'exposition, un homme âgé, l'air un peu ahuri, vint et demanda: "Quand pourrai-je tirer?" Je lui expliquai qu'il devrait attendre que nous ayons fini d'accrocher.

- Pourquoi ne revenez-vous pas dans un petit moment?

- Non, je ne veux pas m'en aller. Je vais rester ici jusqu'à ce que je puisse tirer.

Toutes les dix minutes il venait demander: "Est-ce que je peux tirer maintenant?" Je finis par être agacée et j'allai trouver discrètement Jeannine en la suppliant :

- Ne peux-tu, d'une façon gentille, me débarrasser de ce type? Il me gêne.

- Tu plaisantes? C'est Fautrier!

J'étais une fan de l'œuvre de Fautrier même si ses conceptions de la peinture et de l'espace étaient très loin des miennes. Je revins vers lui et lui dis : "D'accord, vous pouvez y aller".

Plus tard, quand les gens commencèrent à arriver, il avait du mal à lâcher le fusil. Il tirait uniquement au centre et tentait de fabriquer sa propre œuvre à travers le tir. Quand quelqu'un d'autre avait le fusil, il criait: "Le centre! Le centre! Visez le centre!"

Mes autres copains artistes étaient fascinés par le fait qu'on puisse terminer une œuvre d'art en tirant dessus. Eux aussi furent entraînés dans la dynamique irrésistible du TIR, une sensation aussi difficile à décrire que celle de l'acte d'amour. Bob Rauschenberg me cloua d'émotion en m'achetant une sculpture le soir du vernissage.

A l'automne 1961, Larry Rivers vint s'installer dans l'un des ateliers de l'Impasse avec sa nouvelle femme Clarice. Je pris l'habitude d'aller bavarder avec eux souvent. Jean se méfiait de ces gens qu'il ne connaissait pas, il refusait de les rencontrer. Quand il trouvait que j'avais bavardé assez longtemps avec eux, il prenait mon fusil et tirait en l'air: il fallait rentrer à la maison!

Un jour, il ne put résister au fumet de la soupe-maison de Clarice et fut conquis. Par la suite, on déjeuna ensemble tous les jours. Nous avons bien failli perdre leur amitié pourtant, quand nous avons oublié de les prévenir que nous allions utiliser la façade de leur maison pour tirer sur un relief avec un petit canon que Jean venait juste de fabriquer. Jean se trompa en mélangeant un peu trop de poudre à canon à la peinture. Quand il tira, toute la maison trembla. Larry surgit en hurlant: "Vous voulez nous tuer, ou quoi?" Il était fou de rage. Après mille excuses, notre amitié fut sauvée et nos déjeuners reprirent, pour notre bonheur à tous.

Pourquoi ai-je renoncé aux Tirs après deux ans seulement? Je me sentais droguée. Après une séance de tir j'étais complètement sonnée. Je devenais dépendante de ce rituel macabre, même s'il était joyeux. J'en arrivai au point où je perdais le contrôle de moi-même, mon cœur battait la chamade pendant que je tirais. Je tremblais avant et pendant la séance. J'étais dans une sorte de transe extatique.

L'idée de perdre le contrôle m'effraie et je déteste la dépendance. Alors j'ai renoncé.

Quand je souffris de dépression et aussi pendant mes crises d'arthrite rhumatoïde, pouvant à peine marcher, je fus tentée de retourner au Tir pour sortir de la maladie. Mais je décidai de ne pas le faire car je ne trouvais pas de nouvelle idée pour le Tir. Je ne voulais pas refaire la même chose IL FALLAIT DU NEUF OU RIEN. J'abandonnai.

Le Tir se situe avant le Mouvement de libération des femmes. C'était très scandaleux - mais on en parlait - de voir une jolie jeune femme tirant avec un fusil et râlant contre les hommes dans ses interviews. Si j'avais été moche, on aurait dit que j'avais un complexe et on m'aurait oubliée.

Presque personne n'acheta ces œuvres. Je ne choquais pas seulement les médias, même Bill Seitz, du MOMA, décréta que mon attitude portait préjudice à l'art et que j'avais fait reculer l'art moderne de trente ans!

De la provocation je passai à un monde plus intérieur, plus féminin. Je me mis à sculpter des mariées, des accouchements, des putains, ces rôles variés que les femmes ont dans la société.

Une nouvelle aventure commençait.

<http://www.femmespeintres.net/peintres/textes/niki03.htm>

- **A propos de Hon** : Lettre à Clarice

Ma chère Clarice,

Automne 1966

Tu m'as demandé comment c'était de travailler à la HON, de construire cette NANA, la plus grande que j'aie jamais faite. Elle mesurait des mètres de long, des mètres de haut, des mètres de large. En 1966, au printemps, Pontus Hulten, directeur du Moderna Museet de Stockholm, nous invita, Jean Tinguely, Martial Raysse, Claes Oldenburg et moi-même, dans l'idée de construire une sculpture monumentale dans le hall du musée. Martial Raysse déclina l'invitation, Oldenburg au dernier moment ne put venir et Jean, qui venait de commencer un nouveau travail à Soisy ne se sentait pas d'humeur. C'était comme si tout le projet allait échouer mais une voix secrète me disait que je devais y aller, que c'était important. Je l'écoutai.

Les quelques premiers jours à Stockholm ne donnèrent rien mais mon enthousiasme réussit à convaincre Jean de venir lui aussi et beaucoup d'idées furent brassées entre Jean, Pontus, moi-même et Per Olof Ultvedt, l'artiste suédois qui s'était joint à nous. Pontus suggéra que nous allions tous passer quelques jours à Moscou (Jean et moi n'y étions jamais allés), la ville et la vodka finiraient bien par nous inspirer. Il allait acheter nos billets quand Pontus eut un éclair de génie. EUREKA! Pourquoi ne pas construire une gigantesque NANA pénétrable, si grande qu'elle remplirait tout le hall du Musée? Cela devenait très excitant! Nous savions que nous allions toucher au pays sacré du mythe. Nous allions édifier une déesse. Une grande déesse PAÏENNE. Comme tu étais, Clarice, la NANA originale, tu peux à présent te considérer comme le modèle de la GRANDE DÉESSE...

Jean assumerait la direction technique d'une équipe de volontaires que Pontus trouva pour nous. L'un deux, Rico Weber, un jeune artiste suisse resterait ensuite notre assistant-collaborateur pendant plusieurs années. Avant, Rico était cuisinier dans le snack-bar du musée. Nous avions six semaines pour produire notre énorme géante, nous avons dû travailler 16 heures par jour. Nous baptisâmes notre Déesse HON, ce qui signifie ELLE en suédois. Je fis le petit modèle original qui donna naissance à la Déesse. Jean, qui était capable de mesurer à l'œil, réussit à agrandir le modèle en une carcasse de fer qui était l'exacte réplique de l'original. Une fois que le châssis fut soudé, une immense surface de grillage fut assemblée pour former le corps de la déesse. Sur les petits réchauds électriques, je faisais cuire dans d'énormes marmites une masse de colle de peau de lapin puante. Des mètres de tissus furent mélangés à la colle puis disposés sur le squelette en métal. Plusieurs couches furent nécessaires pour cacher le support. En brassant ma colle j'avais souvent l'impression d'être une sorcière médiévale. Quand les toiles furent sèches et bien collées au

métal, nous avons peint en blanc le corps de la Déesse. Puis je le décorai, en apportant quelques modifications au modèle original. Plus tard, avec l'aide de Rico, je peignis la sculpture. Pontus travaillait nuit et jour, jouant de la scie et du marteau, participant à notre travail de toutes les façons qu'il pouvait. Pendant ce temps Jean et Ultvedt s'occupaient à remplir l'intérieur du corps de la Déesse avec toutes sortes d'attractions. Jean fit un planétarium dans son sein gauche et un milk-bar dans son sein droit. Dans un bras serait projeté le premier court-métrage où ait joué Greta Garbo et dans une jambe on trouverait une galerie de fausses peintures (un faux Paul Klee, un faux Jackson Pollock etc..)

La NANA étendue était enceinte et en empruntant une série d'escaliers, on pouvait accéder à une terrasse sur son ventre, d'où l'on avait une vue panoramique sur les visiteurs qui s'approchaient et sur ses jambes peintes de couleurs vives. Il n'y avait rien de pornographique dans la HON même si l'on y entrait par son sexe.

Pontus savait qu'avec cette vaste dame il s'embarquait pour une aventure périlleuse. Aussi décida-t-il de garder secret tout le projet. Autrement les autorités auraient pu mal interpréter les rumeurs et interdire l'exposition avant son ouverture. Nous dûmes construire un écran géant derrière lequel nous travaillions; personne n'était autorisé à voir ce que nous faisions.

Je me rappelle avoir ri plusieurs fois avec Pontus, en nous racontant que c'étaient peut-être ses derniers moments au Musée, avant d'être renvoyé par un Ministre de la Culture indigné. Mais il tenait à prendre le risque comme il le fait toujours quand il croit à quelque chose. Pontus Hulten avait déjà attiré à Stockholm de nombreux artistes innovateurs. Le premier à exposer Jasper Johns, il amena la "Chèvre" de Rauschenberg. C'est lui qui fit venir Jackson Pollock en Suède et organisa le premier concert de John Cage qui laissa tout le monde horrifié.

Pendant ce temps je peignis la HON comme un œuf de Pâques avec les couleurs pures et très vives que j'ai toujours utilisées et aimées. Ce fut une incroyable expérience de création. Elle était là comme une grande Déesse de la fertilité, accueillante et confortable dans son immensité et sa générosité. Elle reçut, absorba, dévora des milliers de visiteurs. La joyeuse et géante créature représenta pour beaucoup de visiteurs comme pour moi le rêve du retour à la Grande Mère. Des familles entières avec leurs enfants, leurs bébés, vinrent la voir. La HON eut une vie courte mais pleine. Elle exista pendant trois mois et fut détruite. Car la HON, qui remplissait l'espace du grand hall du musée, n'avait jamais été prévue pour y rester. Des mauvaises langues dirent que c'était la plus grande putain du monde parce qu'elle accueillait 100.000 visiteurs en trois mois.

Un psychiatre de Stockholm écrivit dans un journal que la HON changerait les rêves des gens pour les années à venir. Le nombre des naissances augmenta à Stockholm l'année suivante, cela fut attribué à la HON!

La HON avait quelque chose de magique. Près d'elle on ne pouvait que se sentir bien. Tous ceux qui l'approchaient ne pouvaient s'empêcher de sourire.

<http://www.femmespeintres.net/peintres/textes/niki04.htm>

- **A propos des années 1955-1960 et de Jean Tinguely** : lettre à Jean Tinguely

Cher Jean,

Printemps 1990

Je me souviens très bien de ma première rencontre avec Eva et toi en 1955. J'avais 25 ans. Je tombai instantanément amoureuse de votre travail. Votre atelier ressemblait à une gigantesque pile de détritux en fer cachant des trésors merveilleux.

Sur le mur du fond de votre atelier était suspendu un long relief mobile noir et blanc. Il y avait un petit marteau frappant une bouteille et de nombreuses petites roues métalliques qui tournaient en tremblotant. Je n'avais jamais rien vu de pareil et j'en étais folle.

Harry et moi n'avions pas beaucoup d'argent mais nous décidâmes de l'acheter. Tu étais très content: Eva et toi aviez à peine de quoi manger et travailler. Pour chauffer l'atelier en hiver vous alliez voler le charbon dans les réserves de l'hôpital adjacent à l'Impasse Ronsin où vous viviez. Ton marchand en ce temps-là, achetait toute ta production, en échange de quoi il ne te donnait même pas 100 dollars par mois, de quoi crever de faim.

Dans l'atelier il y avait une échelle. Quand on la montait, on avait une fantastique surprise. C'était l'espace d'Eva, perché tout contre le ciel, où elle avait installé son monde merveilleux à elle. Elle avait fait sa première grande sculpture en tissu avec d'extraordinaires broderies. Elle ferait bientôt mon portrait.

Tu aimais ma peinture, tu la pris au sérieux, et aussi mes projets mal dessinés sur des petits bouts de papier. Je dessinais des projets d'architecture que je te montrais. L'un d'eux était une chapelle et tu dis que tu mettrais en mouvement toutes les sculptures du chemin de croix.

Je te parlai de Gaudi et du Facteur Cheval que je venais de découvrir et dont j'avais fait mes héros: ils représentaient la beauté de l'homme, seul dans sa folie, sans aucun intermédiaire, sans musée, sans galeries. Tu étais contre cette idée, tu pensais que l'art doit être dans la société et pas en dehors d'elle. Alors je te provoquai en te disant que le Facteur Cheval était un bien plus grand sculpteur que toi. "Je n'ai jamais entendu parler de cet idiot, dis-tu. Allons le voir tout de suite." Tu insistais. C'est ce que nous fîmes et la découverte de ce créateur marginal t'apporta une immense satisfaction. "Tu as raison. C'est un plus grand sculpteur que moi."

Tu fus séduit par la poésie et le fanatisme de ce petit postier qui avait réalisé son rêve immense et fou.

Jean, tu étais très beau. Tu marchais comme une panthère et tu avais ces yeux magnétiques dont tu savais si bien te servir. Un homme beau, sombre, dangereux.

J'aimais mon mari Harry Mathews et cela m'amusait de te voir avec les autres femmes. Pour moi, tu étais un grand séducteur. Tu me racontas toutes tes techniques pour séduire les femmes. Par exemple, comme tu n'avais pas un rond, souvent tu allais vers une femme dans un café et tu disais : "Pourriez vous m'offrir un café?" Les femmes aimaient rendre service à un artiste dans le besoin.

Eva et toi formiez un couple unique. L'un aussi original que l'autre. Eva avait un jeune amoureux de 16 ans qui vivait avec vous et ta petite amie préférée aimait beaucoup Eva. Il y avait une grande complicité entre vous et un grand amour que vous viviez, chacun à sa façon.

Entre toi et moi s'était nouée une solide amitié, fondée sur notre passion mutuelle pour l'art. Aussi, quand en 1955 je voulus faire ma première sculpture, tout naturellement je t'ai demandé de souder une structure en fer sur laquelle je mettrais du plâtre. Tu empruntas quelques bouteilles à oxygène. A cette époque, tu ne soudais pas encore.

La sculpture ressemblait à un arbre devenu fou. Dans ses branches étaient collés toutes sortes d'objets y compris des appâts pour poissons munis de plumes multicolores, des papiers bariolés, et de la peinture. Comme base pour la sculpture je m'étais servie de la cheminée de mes deux petits enfants, Laura et Philip. Ma première sculpture serait pour eux. Malheureusement, un ami sculpteur qui loua plus tard l'appartement crut bon de la démolir.

C'est autour de 1959 que tu me parlas d'Yves Klein, de Marcel Duchamp et de Daniel Spoerri. Jusque là, Hugh Weiss avait été mon mentor. Il m'encouragea à ne pas aller dans une école d'art. Je lui fis confiance. Les nombreux musées et cathédrales que j'ai visités furent mes écoles.

A la même époque il y eut une énorme exposition d'art américain à Paris. Pour la première fois je voyais des Jackson Pollock, des de Kooning, etc..

J'étais complètement bouleversée. Mes peintures soudain me semblaient bien petites. J'allais avoir ma première grande crise artistique. Je la résoudrais comme je le ferais toujours à l'avenir: par la métamorphose.

Je me mis à créer des reliefs de paysages imaginaires avec des objets. J'avais abandonné la peinture à l'huile et utilisais la gouache et les peintures laquées; j'achetais des jouets, trouvais des objets au marché aux puces. La plupart étaient des objets de violence comme une hache, des couteaux, des fusils. Parfois je me servais d'autres choses, comme d'une chaussure. C'était chouette, excitant. J'aimais cette nouvelle manière, immédiate, de m'exprimer au lieu des mois de lent et patient travail sur mes peintures à l'huile.

Je t'ai montré mon nouveau travail, Jean; tu as beaucoup aimé. Tu m'emmenas voir ce que faisait Daniel Spoerri et cela me fascina: il capturait la vie en collant les objets sur les tables où l'on avait mangé. Cette attitude envers l'art, nouvelle pour moi, était très stimulante. Tu me présentas à Arman et à Yves Klein.

Un jour je me disputai avec Daniel Spoerri. Quand il vit un de mes reliefs sur lequel j'avais placé des clous pour représenter une fusée, il me dit: "Pourquoi ne pas avoir mis une vraie fusée?" Cela faisait partie de la philosophie des Nouveaux Réalistes de n'utiliser que des objets trouvés. Et cela m'ennuyait. Pourquoi avoir des règles? Pour lui c'était une gifle. Apparemment je fis mouche.

A cette époque aussi j'ai rencontré les peintres Joan Mitchell et Jean-Paul Riopelle. J'étais mortifiée que Joan ne me prenne pas au sérieux comme artiste. Pour elle, j'étais une femme mariée qui peignait. Je n'avais pas de galerie donc je n'étais pas une professionnelle. En me traitant comme l'épouse d'un écrivain, Joan enflamma mon ambition et mon désir de m'affirmer à la face du monde. Je pensais que ma peinture était bien aussi bonne que la sienne et celle de ses amis et je voulais leur prouver que j'existais.

Rencontrer ce groupe d'artistes nourrit mon désir de vivre l'aventure artistique à fond, en dehors du merveilleux équilibre que j'avais trouvé entre mon travail, Harry et mes enfants. Je dois beaucoup à Joan Mitchell, c'est la personne qui m'a poussée à vivre mon art jusqu'au bout.

Je ne me suis jamais ennuyée avec Harry durant les onze années où nous avons vécu ensemble. J'aimais mes enfants et mon travail, ma vie était pleine. Un refrain pourtant me traversait la tête de temps en temps: "Paradis"... Mais comme j'aimerais descendre en ENFER! Et tu connais l'ENFER! Je ne souhaitais pas y rester mais je voulais plonger dans les PROFONDEURS.

Parfois je rêvais de quitter cette vie presque parfaite que j'avais eu tant de mal à construire avec Harry. Je commençais à lui parler de séparation, de vivre seule pendant un an ou deux, d'aller au bout de mes possibilités en tant qu'artiste. J'avais besoin de solitude.

Harry n'était pas heureux mais il ne fit jamais rien pour me retenir. Contre moi il aurait pu utiliser de nombreuses armes, comme celle des enfants. Peut-être avait-il trop de respect pour moi et mon art, pour le faire.

J'eus une brève aventure avec un artiste connu à l'époque. Il ne me lâchait pas. Il était marié ou en tout cas vivait avec quelqu'un; sa spécialité était de briser les ménages et de séduire les femmes de ses amis. Je n'avais pas vraiment d'amour pour lui mais il me tenait d'une certaine façon. Je n'aimais pas cette dépendance alors j'achetai une arme pour le tuer symboliquement. Il n'y avait pas de balle dans le revolver que je portais dans mon sac à main mais je me sentais mieux.

Un jour j'eus l'idée de faire son portrait. J'achetai une cible dans un magasin de jouets, une cible pour lancer des fléchettes, et je lui demandai de me donner une de ses chemises. Je mis une cravate à la chemise et collais le tout sur du bois. Je l'appelais "Portrait of my Lover". Je commençai à prendre plaisir à lui lancer des flèches à la tête. Peu à peu je me détachai de lui. Thérapie réussie.

Tu vins un jour dans mon studio avec Daniel Spoerri. Vous avez vu ce relief, en étiez fous tous les deux et vous avez immédiatement décidé de le montrer dans une exposition consacrée aux Nouveaux Réalistes. J'étais aux anges.

L'agressivité qui était en moi commençait à sortir; une nuit à la Coupole, qui n'était encore qu'un café-brasserie fréquenté par les artistes de Paris, je dînais avec Jean-Paul Riopelle et Joan Mitchell. Giacometti était à la table. Plus tard arriva Saul Steinberg. La soirée était assez avancée. Il commença à s'intéresser à moi de façon trop évidente. Cela ne me plut pas, je me sentais humiliée par son attention exagérée. Pourtant j'aimais ses grandes moustaches. Il était habillé avec extravagance et raffinement. Il portait une superbe cape grise. Une violence soudaine et incontrôlable s'empara de moi, j'attrapai un verre de bière sur la table et le lui lançai à la figure. Giacometti était si enchanté de mon geste qu'il me serra dans ses bras, m'embrassa sur la bouche et passa quatre ou cinq heures à me parler.

Giacometti parlait d'art et il parlait de sa haine pour Picasso. J'ai toujours été une grande admiratrice de Picasso et me suis toujours étonnée de la haine qu'il éveillait chez beaucoup d'artistes d'envergure. Picasso était très important pour moi. J'aimais son immense liberté avec les matériaux et sa recherche perpétuelle. Sa manière de changer de style me stimulait. Mais pour tout le monde, à l'époque, c'était Duchamp OUI, Picasso NON. J'ai toujours aimé les deux et Matisse aussi.

Je me mis à faire passer ma violence dans mon œuvre. Je fis des reliefs de mort et de désolation. L'un d'eux incluait le revolver que j'avais acheté pour tuer symboliquement mon amant. Dans ces reliefs la lune était toujours noire, avec des images de violence. Oui, je commençais ma descente aux enfers.

Je me mis à vivre seule. Harry, généreusement, achetait mes peintures, ce qui me permit de vivre, très modestement. Je pouvais travailler toute la journée dans mon atelier sans avoir besoin de chercher un autre job.

Cela semblait logique que les enfants restent avec Harry puisque je n'avais pas assez d'argent pour m'occuper d'eux. Tous les trois, j'allais les voir souvent.

Daniel Spoerri commença à me faire la cour. Je n'étais pas indifférente à son charme. Il ressemblait à Louis Jovet que je trouvais séduisant. Tu étais le meilleur ami de Daniel et je remarquai que tu n'aimais pas beaucoup son manège.

Eva et toi vous étiez séparés. Eva était sur le point de rejoindre à New York Billy Klüber, un scientifique brillant et plutôt fou. Deux jours avant son départ je lui présentai un grand ami à moi, Sam Mercer, avocat et peintre. Il était original, surprenant, plein de charme. Ce fut le coup de foudre. Elle décida de rester en France et de vivre avec Sam. Une semaine plus tard, elle emménageait chez Sam. J'en fus très heureuse, n'aimant pas l'idée qu'Eva s'en aille vivre si loin. J'étais fière aussi de mon rôle d'entremetteuse.

Je te voyais souvent à cette époque, Jean. Tu venais me chercher pour m'emmener à la ferraille et choisir avec toi les pièces qui t'excitaient. Nous poursuivions nos interminables discussions sur l'art. Tu parlais beaucoup des Dadaïstes. Yves Klein et toi considériez les expressionnistes abstraits comme des ennemis à abattre. Tu voulais que votre vision de l'univers remplace la leur.

Le jour de mes trente ans, le 29 octobre 1960, Harry m'avait acheté une merveilleuse veste en agneau blanc bouclé dont j'étais folle. Tu vins me voir avec Daniel. Je vous montrai la veste. Daniel m'invita aussitôt à dîner. J'acceptai avec plaisir, me demandant s'il serait mon prochain amant. Dès qu'il eût le dos tourné, tu vins vers moi, Jean, et tu dis :

- Je t'interdis de sortir avec lui. Moi, très surprise :

- Mais pourquoi?

- Parce que je veux que tu dînes avec moi.

Je ne voulais pas briser une amitié entre vous, ni que Daniel brise notre amitié à nous deux.

-O. K., mais qu'est-ce que je lui raconte?

- Tu n'as qu'à mentir, invente n'importe quoi.

Je vis que dans tes yeux quelque chose avait changé. Tu me regardais différemment. Je te demandais:

- Que se passe-t-il? Que t'arrive-t-il?

- Je ne peux pas supporter l'idée qu'il sorte avec toi dans ce merveilleux manteau. Ca me plaît encore moins que l'idée qu'il te touche...

Deux jours plus tard je n'ai plus résisté à tes yeux. Tu me regardais de cette nouvelle façon que je trouvais très troublante. On ne se quitta plus.

Je voulais être indépendante, LIBRE. Je n'avais pas l'intention de refaire un couple. Je me voyais plutôt comme une grande séductrice de l'art vivant de multiples aventures puis retournant éventuellement à Harry un ou deux ans plus tard.

Mais la vie n'est jamais comme on l'imagine. Elle vous surprend, vous étonne, elle vous fait rire ou pleurer quand vous ne vous y attendez pas.

<http://www.femmespeintres.net/peintres/textes/niki02.htm>

- **A propos du Jardin des Tarots : Lettre à Marella Agnelli¹**

Chère Marella,

Juin 1990

¹ Marella Caracciolo di Castagneto est une princesse italienne, collectionneuse d'art et mécène, veuve de l'industriel Giovanni Agnelli. Grande amie de Niki de Saint Phalle

Qui aurait jamais deviné que notre rencontre en 1950, alors que tu étais l'assistante photographe de Bloomensfeld, et notre immédiate sympathie mutuelle, représentaient déjà les débuts secrets du JARDIN DES TAROTS ?

Nous nous perdîmes de vue mais 25 ans plus tard, nous nous rencontrâmes à nouveau, tout là-haut, dans les montagnes d'Engadine. Je m'y rétablissais de problèmes pulmonaires causés par mon travail avec les matières plastiques. Là notre amitié se renoua d'elle-même. Je me souviens si bien de nos longues marches d'hiver au milieu des pins. Et toi, te souviens-tu de nos thés russes de cinq heures quand, au coin du feu, nous lisions tour à tour des poèmes de Cavafis et d'Akhmatova?

C'est là, un jour, marchant en direction du glacier, que je te parlai du RÊVE DE MA VIE: construire un jardin qui serait un dialogue entre sculpture et nature. Un lieu où rêver. Un jardin de joie et d'imagination.

Je le voulais en ITALIE et je t'ai demandé de trouver quelqu'un en TOSCANE qui me laisserait édifier sur sa propriété (à mes frais, bien sûr) mon JARDIN DE SCULPTURES. En construisant sur une propriété privée, mon travail serait protégé du vandalisme.

Tu me dis que tes frères Carlo et Nicola Caracciolo s'intéressaient au projet. Quelques semaines plus tard je débarquais à Rome avec ma volumineuse maquette. Carlo m'attendait pour me conduire dans la merveilleuse campagne toscane de Garavicchio. Tes frères furent enthousiastes. Les dés étaient jetés!

LA PLUS GRANDE AVENTURE ARTISTIQUE DE MA VIE COMMENÇAIT.

A partir de 1980 je passerais la plupart de mon temps entièrement dévouée à la réalisation du JARDIN. Si je n'avais pu concrétiser mes rêves en sculptures, peut-être en serais-je devenue si obsédée que j'aurais fini dans un hôpital psychiatrique, victime de mes visions intérieures.

Enfin, mon désir de toujours de vivre à l'intérieur d'une sculpture allait se réaliser. Un espace tout en rondeurs ondulantes sans aucun angle pour m'effrayer ni m'attaquer.

Tu as pris de merveilleuses photos, Marella, quand tu es venue me voir à Garavicchio en 1981, pendant que Jean Tinguely, Rico Weber et Sepp Imhof étaient en train de souder la structure de métal qui allait devenir ma maison. Jean avec mon modèle en mains l'absorbait en son ÂME ELECTRIQUE et nous l'entendions hurler, pointant un doigt vers le ciel: "Seppe, soude là!" Comme j'ai aimé observer le déroulement de l'opération! D'un jour à l'autre ma maison surgissait du sol, semblable à un énorme champignon poussant après une averse. Pour la carcasse de fer, copie immense et exacte de mon modèle, Jean n'avait pris aucune mesure; il construisait uniquement à l'oeil.

Je le voyais en SUPERMAN et lui me voyait en WONDERWOMAN pour avoir eu le culot de m'embarquer pour une telle aventure. Notre admiration mutuelle nous stimulait. Nous étions en compétition pour nous épater l'un l'autre.

Une fois la structure de fer terminée, un filet métallique fut fixé au cadre pour attraper le ciment que pulvérisaient des machines bruyantes. Dans sa robe de ciment l'Impératrice-Sphinx était grise et mélancolique. Elle avait besoin d'un nouveau costume et j'allais lui en donner un, spectaculaire. Peu à peu elle fut recouverte de verre coloré commandé spécialement à Venise. Sa parure finale serait faite essentiellement de céramiques moulées et de miroirs.

J'avais construit ma première maison NANA en 1967. C'était une maison de poupée pour adultes - juste assez grande pour s'y asseoir et rêver.

JE VOULAIS INVENTER UNE NOUVELLE MÈRE, UNE DÉESSE MÈRE, ET DANS SES FORMES, RENAÎTRE.

Un sein. Je dormirais dans un sein. Dans le second j'installerais ma cuisine.

Loin de mes origines, de ma famille, de mes amis, plongée dans une nouvelle culture, j'étais assaillie par une foule de problèmes techniques et financiers. Ces problèmes m'aidèrent à élargir ma vision des choses.

Je dus apprendre à diriger les ouvriers locaux, électriciens et maçons qui participaient à l'édification de la sculpture. Cela n'avait rien à voir avec la relation de travail que j'avais eue avec des artistes.

Les ouvriers ne savaient rien de l'Art moderne. Les femmes que nous engagions avaient toutes été femmes de ménage. Cela prit des années avant que ces gens fassent vraiment partie de l'aventure et cela me prit du temps à moi aussi avant d'établir un réel contact avec eux. Au début, quand Jean soudait les cadres de métal pour mes formes et que les ouvriers me voyaient m'extasier en face du fer soudé, ils se demandaient vraiment ce qui se passait ! Aujourd'hui, pourtant, ils sont très fiers d'avoir participé au JARDIN et sont devenus des artisans de grande qualité.

Pour éviter le problème machiste (les premières années je n'avais que des hommes avec moi, aucune femme ne s'étant présentée) je devins instinctivement la MÈRE. Les Italiens sont habitués à recevoir des ordres de la MÈRE. Je préparais du café pour eux et du thé pour moi. Ils sont presque tous devenus des buveurs de thé. Le matin nous faisions la pause dans l'estomac de l'Impératrice.

Je n'avais plus aucune intimité, les ouvriers trouvaient continuellement des excuses pour PÉNÉTRER LA MÈRE. A part une alcôve pour mon lit, l'intérieur de l'Impératrice ne présentait qu'un seul immense espace. Je n'avais aucun endroit où me réfugier et je me sentais dévorée par ma propre Mère et par mes enfants, les ouvriers.

La sculpture Mère exerce une ATTIRANCE FATALE. L'Impératrice a un extraordinaire pouvoir non seulement sur moi mais sur tous ceux qui la pénètrent. Quiconque y entre désire y rester.

Vingt ans plus tôt j'avais quitté mes enfants pour me consacrer à mon art. Ici, je maternais mes enfants adoptés, les ouvriers, tout en vivant à l'intérieur d'une sculpture Mère que j'avais créée ! Ce fut pendant ces années, vivant dans la Mère, que je redevins proche de mes enfants Laura et Philip.

Les conditions de vie à l'intérieur de l'Impératrice étaient plutôt primitives lorsque je m'y installai en 1982. Tout l'argent que je gagnais allait dans la construction des autres sculptures du Jardin. J'aimais bien vivre comme un moine mais ce n'était pas toujours plaisant. Il y avait un grand trou dans le sol où je conservais les vivres et je faisais ma cuisine sur un minuscule réchaud. Par les nuits chaudes, comme dans un cauchemar d'enfant, je me réveillais entourée de centaines d'insectes venus des marais. Je passais des heures à essayer de les tuer à coup de livre ou de chaussure. Leurs cadavres sanglants me DÉGOÛTAIENT. Parfois j'observais les pattes des petites araignées AGONISANTES. J'avais PEUR qu'un jour elles nous dévorent, l'Impératrice et moi.

Je fus SECOURUE par mon amie argentine Sylvia. Terrifiée par mes visiteurs nocturnes, elle décida de quitter les lieux immédiatement, non sans m'avoir donné un chèque destiné à me sauver de ces horribles bêtes. Le même jour je commandais des moustiquaires pour les portes et les fenêtres. Une chose si simple, je n'y avais pas pensé plus tôt !

L'été suivant, Sylvia revint. Elle dit que la chaleur dans la sculpture était insupportable. Le ciment absorbait toute la chaleur du jour. Peu de temps après, Sylvia fit envoyer un grand ventilateur électrique qui est toujours au plafond.

Mes premières années dans l'Impératrice sont marquées par la DOULEUR. Quand je commençai à travailler au Jardin des Tarots je fus atteinte d'arthrite rhumatoïde, une maladie extrêmement douloureuse. Pour des raisons qui aujourd'hui me sont incompréhensibles, pendant deux ans je refusais de voir un médecin traditionnel. Je vaincrais la douleur. Je ne pris même pas une aspirine. J'étais attirée par les guérisseurs et convaincue que j'allais guérir avec mon seul POUVOIR DE VOLONTÉ. L'expérience de la douleur devint très importante.

Je me mis à boiter. Je pouvais à peine tenir quelque chose dans les mains. Jean inventa un système qui me permettait d'ouvrir et fermer les robinets sans aucune pression de la main. La nuit je me réveillais en hurlant. Jean appelle cette période de ma vie mon "CALVAIRE". Si j'arrivais à vaincre cette insupportable douleur je deviendrais plus forte, plus forte que la MORT. La mort, cette grande dame qui me fascine et m'effraie. Elle n'existe pas.

Et moi, est-ce que j'existe? Si je souffre tant, c'est que j'existe.

Enfer. L'attrance de l'enfer. La beauté de l'horreur. Mes mains commencent à se déformer. Chaque jour j'observe le progrès de la maladie. Je ne peux plus sculpter. Jean pleure quand il regarde mes mains. Je perds dix kilos. Je deviens l'ombre de moi-même. Je voulais vivre à tout prix. Peu importait le coût. Mais vivre. Souffrir c'est vivre, aussi.

Je conservais mon intelligence, mon imagination et mes yeux. Si je n'étais plus capable de travailler moi-même, j'apprendrais à diriger les autres.

Je me retrouvai finalement à l'hôpital, vaincue par la douleur. Je ne pouvais plus marcher. La douleur avait prouvé sa supériorité. Enfin j'avais trouvé mon maître.

J'acceptai le cocktail de drogues que les docteurs me prescrivirent.

Les quelques années suivantes j'évoluais droguée par les médicaments la plupart du temps. Mais je pus continuer à travailler sur le Jardin. Le Jardin profita de mes problèmes de santé car je ne pouvais pas bouger. Je ne fis aucun voyage. Plus que jamais j'étais soudée à la sculpture.

Les drogues, en particulier la cortisone, changèrent mon caractère. J'étais très nerveuse.

D'habitude je suis d'une humeur plutôt égale. A présent, ma nouvelle personnalité SURVOLTÉE me faisait remarquer un million de détails. C'était bon pour le Jardin. Mais je crois que ce ne fut pas une période très heureuse pour mes proches collaborateurs.

Je refusais d'aller où que ce soit. J'étais coincée là. Au soir d'une veille de Nouvel An, un des ouvriers, Estelvio, vint me chercher pour célébrer la nouvelle année avec sa famille. Il ne supportait pas l'idée de me savoir seule. Je fus touchée par son geste mais incapable de quitter ma Mère. Ces années furent de grande SOLITUDE.

Au début des années 80, mes amis Carlo et Nicola, les propriétaires du terrain sur lequel s'étend le Jardin des Tarots, se firent du souci pour ma sécurité. Ils avaient entendu parler de quelques bandits notoires sévissant dans la région. Ils en parlèrent à Jean Tinguely qui, immédiatement, fit venir son assistant Sepp Imhof pour qu'il me fabrique des portes en fer avec un système d'ouverture facile. Ainsi, durant le jour, le Sphinx était ouvert, hospitalier, et la nuit, il devenait un bunker, une forteresse. Je n'aimais pas me verrouiller ainsi car je n'avais pas peur. Mais par respect pour l'effort de Jean j'ai toujours fermé les portes de fer. A l'intérieur de ma prison nocturne j'écoutais de la musique très tard dans la nuit.

L'acoustique dans l'Impératrice est extraordinaire. Ici la musique me transperçait le coeur comme nulle part ailleurs. Je pensais souvent aux cathédrales, mon premier amour architectural.

Il fallait que je gagne l'argent pour financer cette vaste aventure. Je me retrouvais souvent

dans la situation difficile de n'avoir assez d'argent que pour un ou deux mois de salaire des ouvriers. Je ne le leur ai jamais dit. Pourquoi les inquiéter?

JE DEVINS JALOUSE DE MON MAÎTRE GAUDI. Il avait eu bien de la chance d'avoir son Duc pour subvenir à la construction de son Parc miraculeux. Moi, une femme, toute seule, je fabriquais le plus grand Jardin de sculptures depuis Gaudi. Peut-être est-ce pour cela que j'ai rencontré tant de résistance.

Une fois, une femme du village le plus proche demanda à Venera, la céramiste : "Vous travaillez pour cette française folle qui dépense tout son argent pour rendre la colline de plus en plus belle?"

Constantin Mulgrave, un jeune écrivain avec qui je vécus de 1976 à 1980, avait en secret mis assez d'argent de côté, dont il me fit cadeau, pour commencer le Jardin. La Galerie Gimpel vendit des modèles des sculptures du Tarot, ce qui m'aida à acquitter certains frais.

Quand les choses devenaient très dures, Jean venait à mon secours. Un jour il m'offrit un gigantesque four à céramique.

Il y a quelques années tu achetas à la Galerie JGM. à Paris quelques modèles et cet argent aussi est allé dans le Jardin.

Récemment Harry Mathews m'a donné de l'argent pour planter des arbres, des buissons et des fleurs pour embellir le Jardin.

Les problèmes d'argent m'obligèrent à puiser en moi de nouvelles ressources. J'eus l'idée de faire des vases, du mobilier. Mon art décoratif eut du succès et se vendit bien dans les galeries.

Et puis on me demanda de créer un parfum qui serait contenu dans une sculpture, une bouteille surmontée de deux serpents enlacés. Tu te souviens, Marella, que tu t'es proménée plusieurs mois avec les deux dernières senteurs à tester? Je choisis celle que tu aimais le mieux. Le parfum a payé un tiers du Jardin!

Le coût final de mon Jardin est situé entre quatre et cinq millions de dollars.

Etre ma propre bienfaitrice eut beaucoup d'avantages. J'étais maître à bord de mon navire. Je n'avais pas à contenter des mécènes. Je pouvais travailler à mon rythme, à ma façon, qui n'était pas toujours logique. Parfois je commençais deux ou trois sculptures à la fois. Je pouvais recommencer, changer d'avis, je n'avais pas de délai. La complète liberté.

Aujourd'hui je crois que CES DIFFICULTÉS FURENT NÉCESSAIRES. Dans tout conte de fées une longue quête est menée avant que le trésor soit découvert.

Le trésor ici, ce fut le privilège de faire le Jardin et ma FOI INÉBRANLABLE dans la nécessité de le mener à bout. Il y a vingt-deux cartes dans le Tarot et l'Impératrice est l'une d'elles.

Actuellement, dix-huit des vingt-deux cartes sont achevées.

En même temps que le Jardin et à onze kilomètres, on commença à construire une centrale nucléaire. Je fis d'ardentes prières pour que cela cesse. Il y a deux ans, les Italiens eurent le droit de choisir s'ils voulaient ou non des centrales nucléaires dans leur pays. Ils votèrent contre. Était-ce le résultat du pouvoir magique du Tarot?

Ce qui m'a immensément aidée toutes ces années c'est le grand amour que je porte à l'Italie. Elle est devenue ma seconde demeure.

Pendant tout ce temps, Ricardo Menon, mon assistant-collaborateur, cuisinier, chauffeur, soudeur... (il savait tout faire) se tint à mes côtés. Il avait une incroyable intuition des dangers qui me menaçaient et prit soin de moi avec la jalousie d'un tigre. Son amour et sa dévotion me donnèrent le courage de finir le Jardin.

Ricardo était jeune et beau. Il avait un charme à séduire l'ange Gabriel. Pour venir travailler avec moi au milieu d'un ancien marais il quitta Paris qu'il adorait. Ce ne fut pas facile pour

lui. JAMAIS, durant ces terribles années de douleurs, alors que mes amis n'aimaient plus venir me voir (qui a envie de voir quelqu'un qu'il admire transformé en infirme?), jamais Ricardo ne M'ABANDONNA. Souvent il amenait ses amis. Et même il me portait dans ses bras, me conduisait dans mon bain quand je ne pouvais plus marcher.

Ricardo, qui avait la meilleure santé du monde, fut emporté il y a deux ans par le sida. Dans la chapelle de la Tempérance, une des cartes du Tarot, sur l'autel de la Vierge noire, j'ai placé une photo de Ricardo. Très souvent je vais le voir; JE SENS ENCORE SA PROTECTION.

En 83 je demandai à Ricardo de me trouver une assistante céramiste. J'avais envie d'aller plus loin dans ce domaine. Trois jours plus tard, Venera Finocchiaro, professeur de céramique à Rome, fit son apparition et elle devint indispensable. Venera était toujours d'accord pour refaire une couleur cent fois s'il le fallait afin d'arriver exactement à ce que je voulais et parfois elle passait seize heures d'affilée sur nos cinq fours. Elle travailla avec AMOUR ET PASSION pour le Jardin et pour moi. Giorgio son fiancé appelle le Jardin le deuxième amour de Venera.

Au début elle prit l'habitude de dormir sur le sofa dans l'Impératrice, tandis que Ricardo, lui, dormait dans la Tour de Babel (une autre structure habitable dans le Jardin, une autre carte du Tarot). Ricardo, Venera et moi avons passé des soirées à jouer à la canasta, au poker ou au gin rummy; on riait beaucoup.

Les soirs d'automne frais, nous faisions du feu dans la cheminée couverte de miroirs. Parfois je leur lisais les Tarots.

Je me sentais appartenir à cet espace. Je ne pouvais pas la quitter, cette mère retrouvée. Deux grands hublots étaient découpés dans le ventre de ma mère. Réfugiée à l'intérieur de ce ventre, j'ai passé de longues heures à contempler le monde extérieur. De longs moments à regarder le jeu du vent dans les feuilles des oliviers. QUEL LUXE D'ÊTRE A L'INTÉRIEUR DE MA MÈRE ET DE POUVOIR REGARDER L'EXTÉRIEUR.

Dans cet espace magique, je perdis toute notion du temps. Les limitations imposées par la vie normale se trouvaient abolies. Je me sentais rassurée et transportée. Ici tout était possible. Mais il y avait aussi le versant d'ombre.

Je souffrais d'insomnies et sentais dans la nuit chaque seconde pousser l'autre. Rien sûr, j'imaginai que Dieu devait réellement m'aimer et m'avoir choisie pour édifier le Jardin. Mais j'avais aussi des visions d'enfer: des milliers de petits démons noirs, luisants, avec des ailes horribles, sortaient de tous mes orifices, dégoûtants, repoussants. Pourrais-je me débarrasser d'eux? Au milieu de la nuit, j'ouvrais grandes les portes du Sphinx et ils s'envolaient.

L'an passé je ressentis un désir impérieux d'être seule avec ma Mère l'Impératrice.

Je chassai tous mes enfants, les ouvriers. Je ne les laisserais plus jamais entrer. Je ne leur préparerais plus de thé ou de café. Je leur achetai une machine à expresso.

IL FALLAIT QU'ENFIN J'AIE LA MÈRE TOUTE À MOI. Quand ce fut arrivé, C'ÉTAIT INSUPPORTABLE.

Je devais quitter ma Mère. Ou bien était-ce elle qui décida de M'EXPULSER?

En 1988 je quittai l'Impératrice en paix et sans la violence avec laquelle j'avais quitté ma famille à 18 ans. Renaissance? Combien de fois peut-on renaître?

Jean eut peur qu'en quittant le Sphinx je m'arrête de travailler au Jardin. Je n'étais pas loin de la dépression nerveuse. Je vivais de tranquillisants. Jean le sentit et suggéra une solution très ingénieuse: la construction d'un atelier au-dessous du sol. Il comprit que j'avais besoin d'un grand atelier, d'un espace rectangulaire pour travailler. Cela ressemble à un loft new-yorkais au milieu de la Toscane.

On creusa un grand trou sous le Sphinx, trois faces du rectangle sous terre, la quatrième une baie vitrée. Mon toit était mon Jardin.

Je suis devenue taupe. Je vis dans une structure aux trois quarts enterrée.

Cependant je ne fus tranquille qu'un court moment car dans ma hâte artistique, j'oubliai de demander un permis de construire. La BUREAUCRATIE est à mes trousses. Et c'est un plus grand cauchemar que l'irrationalité de la Mère.

Marella, je me fais vraiment du souci. Ils menacent de fermer le Jardin tout entier. Prions pour que tout finisse bien.

Un grand baiser de

Ta Niki

<http://www.femmespeintres.net/peintres/textes/niki06.htm>

- **A propos de son enfance et de ses rêves : Lettre à Pontus Hulten**

New-York octobre 1991

Cher Pontus,

Quand devient-on rebelle ? Dans le ventre de sa mère ? A cinq ans, à dix ans ?

Je suis née en 1930. ENFANT de la DÉPRESSION. Pendant que ma mère m'attendait, mon père perdit tout leur argent. En même temps elle découvrit l'INFIDELITÉ de mon père. Elle pleura tout au long de sa grossesse. J'ai ressenti ces LARMES.

Plus tard elle me dirait que TOUT ÉTAIT DE MA FAUTE. Les ennuis étaient venus avec moi. Je la crus.

Certaines cartes du Tarot me furent distribuées le jour de ma naissance : le Magicien (carte de la créativité et de l'énergie) et le Pendu (réceptivité et sensibilité à tout et à chacun). On me tendit aussi la carte de la Lune (imagination et son contrepoint : imagination négative). Ces cartes deviendraient le matériau, le canevas sur lesquels je peindrais ma vie.

Je prouverais que ma mère avait TORT ! Je passerais ma vie à prouver que j'avais le DROIT D'EXISTER. Un jour ma mère serait fière de moi devenue riche et célèbre. Le plus important pour moi était de prouver que j'étais capable d'aller au bout de mes projets. Un jour j'accomplirais le plus grand jardin de sculptures jamais fait depuis le Parc de Gaudi à Barcelone.

O.K. Peut-être avais-je précipité la chute de la Banque de Saint Phalle mais je deviendrais beaucoup plus célèbre que la banque de mon père.

Oui je prouverais que ma mère avait TORT et je prouverais aussi qu'elle avait RAISON.

Un jour je ferais une chose impardonnable. La pire chose dont une femme soit capable.

J'abandonnerais mes enfants pour mon travail. Je me donnerais ainsi une bonne raison de me sentir coupable.

Enfant je ne pouvais pas m'identifier à ma mère, à ma grand-mère, à mes tantes ou aux amies de ma mère. Un petit groupe plutôt malheureux. Notre maison était étouffante. Un

espace renfermé avec peu de liberté, peu d'intimité. Je ne voulais pas devenir comme elles, les gardiennes du foyer, je voulais le monde et le monde alors appartenait aux HOMMES. Une femme pouvait être reine mais dans sa ruche et c'était tout. Les rôles attribués aux hommes et aux femmes étaient soumis à des règles très strictes de part et d'autre. Quand mon père quittait tous les matins la maison à 8 h 30 après le petit déjeuner, il était libre (c'est ce que je pensais). Il avait droit à deux vies, une à l'extérieur et l'autre à la maison.

Je voulais que le monde extérieur aussi devienne mien. Je compris très tôt que les HOMMES AVAIENT LE POUVOIR ET CE POUVOIR JE LE VOULAIS.

OUI, JE LEUR VOLERAI LE FEU. Je n'accepterais pas les limites que ma mère tentait d'imposer à ma vie parce que j'étais une femme.

NON. Je franchirais ces limites pour atteindre le monde des hommes qui me semblait aventureux, mystérieux, excitant.

Ma nature optimiste m'y aida.

J'avais besoin d'héroïnes auxquelles m'identifier. A l'école le cours d'histoire n'était qu'une longue litanie sur la supériorité de l'espèce mâle et cela m'ennuyait à mourir. On nous parlait bien de quelques femmes : la Grande Catherine, Jeanne d'Arc, Elizabeth d'Angleterre, mais il n'y en avait pas assez pour moi. Je décidai de devenir une héroïne.

Dans les innombrables contes de fées que ma grand-mère me lisait je m'étais déjà identifiée avec le héros. C'était TOUJOURS un garçon qui faisait toujours des bêtises.

N'écoulant que sa voix intérieure et ne perdant jamais de vue le but final, le héros, après bien des difficultés, finissait par trouver le trésor qu'il recherchait.

Je ne souhaitais pas rejeter entièrement ma mère. D'elle j'ai retenu des choses qui m'ont donné beaucoup de plaisir : mon amour des vêtements, de la mode, des chapeaux, des tenues de soirée, des miroirs. Ma mère avait beaucoup de miroirs dans sa maison. Des années plus tard, les miroirs deviendraient un des matériaux essentiels que j'utiliserais dans le Jardin des Tarots en Italie et dans le Cyclope dans la forêt de Fontainebleau, non loin de Paris. Ma mère était une grande amoureuse de la musique, de l'art, de la bonne cuisine. Toutes ces choses, je les ai reçues en partage et elles m'ont aidée à rester en contact avec ma féminité.

Ma mère avait un certain style et du charme. J'aimais sa beauté et le pouvoir qu'elle lui donnait, j'aimais son No 5 de Chanel, sa coiffeuse en verre des années 30 recouverte de crèmes, de poudres et de rouges à lèvres. J'adorais ses boucles brunes, sa peau lisse et blanche. Elle ressemblait à l'actrice Merle Oberon.

Ma mère, cette merveilleuse créature dont j'étais un peu amoureuse (quand je n'avais pas envie de la tuer) je la voyais comme prisonnière d'un rôle imposé. Un rôle qui se transmettait de génération en génération selon une longue tradition jamais remise en question.

Le rôle des hommes leur donnait beaucoup plus de liberté et J'ETAIS RESOLUE A FAIRE MIENNE CETTE LIBERTE.

Mon frère John fut encouragé à faire des études. Pas moi. J'étais jalouse et pleine de rancune que le seul pouvoir que l'on me reconnût fût celui de séduire les hommes. Personne ne se souciait que j'étudie ou non, du moment que je passais mes examens. Tout ce que voulait ma mère était que j'épouse un homme riche et socialement acceptable.

Adolescente, j'ai refusé mon père et ma mère comme modèles ; j'ai refusé aussi leur position sociale. La seule pièce de la maison où je trouvais confort et chaleur était la cuisine, auprès de la domestique noire.

A huit ans, tout mon argent de poche allait à l'achat de bandes dessinées de Wonderwoman et Batman. (Je n'avais pas le droit de les lire et les cachais sous mon matelas.) Une partie de l'argent que je volais à mon père et à ma grand-mère allait aux mendiants. J'aimais bien les mendiants. Ils avaient souvent l'air plus réel qu'un tas de gens circulant dans les rues de New York. C'était 1940 et j'avais dix ans.

J'allais à l'Ecole du Sacré-Cœur, école religieuse de filles, dans la 91ème rue. Tous les mois on donnait à la meilleure de la classe un superbe ruban rouge. Je ne l'ai jamais eu (quoi d'étonnant, je ne faisais rien). Un jour je décidai de sortir et d'acheter un ruban rouge que je fixai sur mon uniforme, comme si j'avais eu le prix d'excellence. Ce ne fut pas apprécié. L'uniforme de l'école était vert, un vilain vert foncé avec une blouse beige et une cravate verte. Pas surprenant que je désire ardemment la décoration rouge.

Au Noël de 1940 les nonnes nous conduisirent à HARLEM pour apporter des cadeaux aux pauvres familles noires. Comme je me sentais gênée pour ces gens ! Nous étions une dizaine entourant une nonne qui fit un discours ridicule puis deux dames noires nous remercièrent. Je me rappelle avoir pensé : si j'étais à leur place, je vous haïrais. J'avais honte.

Les rues de New York et leur misère et leur agitation furent une vraie école de la vie.

Dehors nous parlions anglais alors que le français était de rigueur à la maison. En ce temps-là l'éducation française cela voulait dire que les enfants pouvaient se montrer mais pas se faire entendre. Pas de sottises. Finir ce que l'on a dans l'assiette (« Pense aux petits chinois qui n'ont rien à manger »...). Si je répondais (ce qui m'arrivait souvent) je recevais une gifle (pratique courante à l'époque).

Je fus exposée très tôt à des influences culturelles diverses et parfois conflictuelles, ce qui m'amena vite à me faire ma propre idée des choses. Et je choisis ce que je voulais croire.

Ma tante Joy (de Géorgie; donc du côté américain de la famille) était une adorable vieille dame qui me gâtait, me lisant des contes ou m'amenant à des fontaines de soda. J'étais une fanatique des glaces au chocolat arrosées de caramel. Nos sorties parfois se terminaient en drame. Il suffisait qu'il y ait un NOIR dans les parages pour que ma tante Joy batte en retraite à toute vitesse. Pourquoi ne me permettait-on pas de m'asseoir à côté d'une dame noire quant à la maison nous avions une domestique noire que je considérais comme une grande AMIE ?

Après avoir rejeté mes parents et leur classe, je serais confrontée à l'ÉNORME PROBLÈME DE ME RÉINVENTER ET DE ME RECRÉER. Je ne ressentais aucun sentiment national. Je ne me sentais ni française ni américaine.

Une chose me sauva durant ces difficiles années d'adolescence : MA BOÎTE MAGIQUE SECRÈTE ET IMAGINAIRE cachée sous mon lit. Elle était faite d'un précieux bois sculpté, incrusté d'émaux aux riches couleurs.

NUL AUTRE QUE MOI POUVAIT VOIR LA BOÎTE.

Quand j'étais seule je l'ouvrais et il en jaillissait toutes sortes de poissons extraordinairement bariolés, de génies, de fleurs sauvages au parfum délicieux.

Dans cette boîte qui n'était qu'à moi je gardais mes premiers poèmes, mes rêves de grandeur.

LA BOÎTE ÉTAIT MON REFUGE SPIRITUEL, le commencement d'une vie où eux, mes parents ne pourraient pénétrer. Dans la boîte je déposais mon âme. Je m'entretenais avec elle. Puisqu'il m'était impossible d'avoir une relation profonde avec ma famille, je commencerais à communiquer avec moi-même. De là vient mon éternel besoin de SOLITUDE. C'est dans cette solitude que me viennent les idées pour mon travail. La solitude est aussi nécessaire à ma création que l'air à mes poumons.

Encore aujourd'hui, Pontus, ma boîte magique est sous mon lit. Je l'ouvre tous les jours. Ma structure, ma colonne vertébrale, mon squelette sont dans la boîte.

Parfois elle est remplie de sable, j'ai cinq ans de nouveau, construis des châteaux et rêve de palais.

Ma boîte remplace le monde des adultes auquel je me suis habituée avec difficulté et dont je ne suis pas folle.

La boîte m'a empêchée de devenir une personne cynique et sans illusion.

C'est la boîte de Pandore. Ce qui demeure en elle, c'est l'espoir.

<http://www.femmespeintres.net/peintres/textes/niki01.htm>

- **Lettre à sa mère**

Ma mère,

(non datée)

Quand je suis née le 29 octobre 1930 à Paris, le cordon ombilical était enroulé deux fois autour de mon cou. Vous m'avez raconté que le docteur me sauva la vie en glissant sa main entre le cordon et mon cou. Sinon je serais née-étranglée.

Dès le début, le danger fut présent. J'apprendrais à aimer le danger, le risque, l'action. Toute ma vie je serais torturée par l'asthme et les problèmes respiratoires.

Mon signe astrologique est scorpion ascendant scorpion. Tout un programme, pour surmonter les obstacles - pour aimer les obstacles.

Vous m'avez dit encore qu'à ma naissance vous avez perdu tout votre argent dans le krach boursier. Et pendant que vous m'attendiez, vous avez découvert la première infidélité de mon père. Je n'apportais que des ennuis.

J'avais trois mois quand nous fûmes séparées. Vous êtes partie à New York et m'avez envoyée chez mes grands parents dans la Nièvre. Là j'ai passé mes trois premières années.

Ma mère, ma mère, où êtes-vous? Pourquoi m'avez-vous quittée ?

Allez-vous jamais revenir ?

Tout est de ma faute.

Chaque femme devint TOI, Maman, Maman.

Je n'ai pas besoin de vous. Je me débrouillerai sans toi.

Votre mauvaise opinion de moi, ma mère, me fut extrêmement douloureuse et utile.

J'appris à ne compter que sur moi. L'opinion des autres ne m'importait pas. Cela me donna une immense liberté. La liberté d'être moi-même.

Je rejetterais votre système de valeurs et inventerais le mien. Très tôt je décidai de devenir une héroïne. Qui serais-je ? George Sand ? Jeanne d'Arc ? Napoléon en jupons ?
 A quinze ans je gagnai un prix de poésie. Peut-être que j'écrirais ?
 Quoi que je fasse dans l'avenir, je voulais que ce soit difficile, excitant, grandiose.
 Je ne vous ressemblerais pas, ma mère. Vous aviez accepté ce qui vous avait été transmis par vos parents: la religion, les rôles masculin et féminin, vos idées sur la société et la sécurité.
 Je passerais ma vie à questionner. Je tomberais amoureuse du point d'interrogation.
 ?
 Pour VOUS j'ai conquis le monde. Vous étiez celle qu'il me fallait. Je suis une combattante.
 Qu'aurais-je fait d'une mère me noyant d'amour ?
 Quand j'avais vingt-cinq ans et vivais avec Harry Mathews, vous me rendiez parfois visite dans mon atelier. De vos mains vous cachiez vos yeux pour ne surtout pas voir mes horribles peintures.
 Dieu que c'était stimulant !
 Vous détestiez Harry. Un jour vous l'avez vu passer l'aspirateur dans l'appartement, vous avez pensé qu'il me volait mon rôle de femme. Vous ne pouviez pas comprendre.
 Vous étiez très belle, ma mère. Votre beauté et votre charme (quand vous vouliez bien vous en servir) étaient magiques.
 Vous auriez pu être une grande actrice, ma mère. Comme vous étiez théâtrale !
 Rappelez-vous la première fois que je vous ai présentée à Jean Tinguely. Nous nous sommes retrouvés à la Coupole pour déjeuner. Vous avez fermé vos yeux magnifiques et dit d'un air tragique: "Je ne peux pas manger avec l'amoureux de ma fille... Pourquoi ne peux-tu pas rester avec ton mari et avoir un amoureux en secret, comme tout le monde ?"
 Jean était hautement amusé par vous mais moi je quittai la table, en fureur.
 A partir de ce moment, à chaque fois que vous avez vu Jean, il flirtait avec vous et vous adoriez cela.
 Vous n'avez jamais été la grande Sainte que vous prétendiez être. Je me souviens très bien de plusieurs de vos amoureux lorsque j'étais adolescente. Il y en avait un, roux, journaliste séduisant, que je haïssais de tout mon coeur.
 Pour vous, tout devait rester caché.
 Moi je montrerais. Je montrerais tout. Mon coeur, mes émotions. Vert - rouge - jaune - bleu -violet. Haine - amour - rire - peur - tendresse.
 J'aimerais que vous soyez encore là, ma mère. J'aimerais vous prendre par la main et vous montrer le Jardin des Tarots. Vous pourriez bien ne plus avoir une si mauvaise opinion de moi aujourd'hui. Qui sait ?
 Ma mère, merci. Quelle vie ennuyeuse j'aurais eue sans vous. Vous me manquez.

<http://www.femmespeintres.net/peintres/textes/niki07.htm>

- **Mon Secret** : Lettre à sa fille Laura Matthew

Chère Laura,

Les Canaries, décembre 1992

Chaque été mes parents louaient une maison à la campagne à quelques heures de N.Y.C. dans la Nouvelle-Angleterre. Chaque fois, on changeait de région. Nous étions en 1942. Mes

parents avaient loué une jolie maison en bois blanc avec beaucoup de terrain autour. L'herbe était haute. Ça sentait bon. Un calme épais et séduisant enveloppait ma promenade à travers les champs. [...]

Dans notre maison, la morale était partout : écrasante comme une canicule.

Ce même été, mon père – il avait 35 ans, glissa sa main dans ma culotte comme ces hommes infâmes dans les cinémas qui guettent les petites filles. J'avais onze ans et j'avais l'air d'en avoir treize. Un après-midi mon père voulut chercher sa canne à pêche qui se trouvait dans une petite hutte de bois où l'on gardait les outils du jardin. Je l'accompagnais... Subitement les mains de mon père commencèrent à explorer mon corps d'une manière tout à fait nouvelle pour moi. HONTE, PLAISIR, ANGOISSE, et PEUR, me serraient la poitrine. Mon père me dit : « Ne bouge pas ». J'obéis comme une automate. Puis avec violence et coups de pied, je me dégageais de lui et courus jusqu'à l'épuisement dans le champ d'herbe coupée. [...]

Mon père m'aimait, mais ni cet amour, ni la Religion Archi Catholique de son enfance, ni la morale, ni ma mère, rien n'était assez fort pour l'empêcher de briser l'INTERDIT. En avait-il marre d'être un citoyen respectable ? Voulait-il passer du côté des assassins ?

Tous les hommes sont des Voleurs. [...]

Je me suis souvent demandé pourquoi après le viol, je n'ai pas immédiatement prévenu ma mère. [...] Si j'avais osé parler, que se serait-il passé ? [...] Le silence me sauvait mais en même temps il était désastreux pour moi car il m'isolait tragiquement du monde des adultes. Il y avait des causes plus obscures à mon silence : une enfant a-t-elle les moyens d'affronter la loi en elle-même ? Bien sûr que non ! Une vie entière n'y suffit pas ! [...] Tourmentée durant des années par ce viol, je consultais de nombreux psychiatres : des hommes, hélas ! [...] Les psychiatres ainsi, puisqu'ils ne reconnaissaient pas le crime dont j'avais été victime, prenaient inconsciemment le parti de mon père. [...]

Ce viol me rendit à jamais solidaire de tous ceux que la société et la loi excluent et écrasent. Puisque je n'étais pas encore parvenue à extérioriser ma rage, mon propre corps devint la cible de mon désir de vengeance.

Solitude. On est très seul avec un secret pareil. Je pris l'habitude de survivre et d'assumer. Le nombre de femmes qui finissent par se suicider ou qui doivent retourner régulièrement à l'asile psychiatrique est énorme. Il y a des rescapées. Parmi les écrivains, la liste est longue des femmes qui s'en sont tirées. Virginia Woolf au contraire réussit une œuvre littéraire mais elle n'échappa pas au suicide.

On sait aujourd'hui, grâce à des travaux sérieux, que la grande majorité des violeurs ont été violés eux-mêmes par un père, un frère ou un inconnu : cela avait-il été le cas de mon propre père ? Je ne le saurais sans doute jamais. Triste humanité ! Nous répétons indéfiniment le crime qui nous a été infligé. À ces pensées, la rage en moi cède la place à la pitié pour tous les êtres humains. Si les hommes sont (souvent) des violeurs, les violeurs sont aussi des hommes. [...]

Ce viol subi à onze ans, me condamna à un profond isolement durant de longues années. À qui aurais-je pu me raconter ? J'appris à assumer et à survivre avec mon secret. Cette solitude forcée créa en moi l'espace nécessaire pour écrire mes premiers poèmes et pour développer ma vie intérieure, ce qui plus tard, ferait de moi une artiste. Je t'embrasse chère

Laura avec beaucoup de tendresse et un regret de n'avoir pas pu te parler de tout ceci pendant que tu étais adolescente. Pourquoi c'est si difficile de parler ?

Je t'aime,

Maman Niki

P.S. La prison n'est pas la solution !

P.P.S. Un jour je ferai un livre pour apprendre aux enfants comment se protéger.

Mon secret

<https://www.deslettres.fr/lettre-de-niki-de-saint-phalle-a-fille-viol-subi-a-onze-ans-me-condamna-a-profond-isolement-durant-de-longues-annees/>

Dossier pédagogique réalisé par Isabelle Brootcorne – Centre de documentation du Pôle muséal